Triptyque – FAVJ du 25 juin 1931 –

La lourde porte de la maison a tourné sur ses gonds. Elle a fait entendre son grincement strident et prolongé. C'est un bruit familier qui marque chaque matin le moment où la maison est éveillée tout à fait, le moment où elle ouvre ses baies à la lumière matinale. Le dimanche, il semble cependant que le bruit est différent. Le grincement de la porte nous dit : allez, la joie, la lumière, la gaité vous attendent. Il semble que l'on obéit alors à un ordre et les clous des souliers grincent sur le granit du perron. L'on fait le long de la balustrade, une roulade avec de fer de sa cane, d'une secousse l'on s'assure que le sac de montagne est bien en place.

Le village est encore comme endormi. Les stores sont baissés devant les fenêtres légèrement ouvertes. Dans un poulailler, un coq réclame avec véhémence sa liberté. L'horloge de la tour, qui marquera tout le jour des heures claires, laisse glisser lentement son tintement sonore. Courant sur la route éblouissante, le char du laitier, seul véhicule, fait s'entrechoquer les boilles vides.

Alors on prend le petit sentier familier, celui qui monte au milieu des hautes graminées. Le ruisseau, caché sous les buissons de saules, chante sa chanson claire. Belles choses, choses harmonieuses, que l'on ne peut goûter pleinement que dans la fraîcheur du matin. L'on admire, l'on se réjouit, et voici qu'à l'unisson de nos sentiments, une touffe de trèfle rouge, au détour du sentier, vous lance comme un éclat de rire flamboyant.

* * *

L'on s'est assis au bord d'un mur de pierres sèches, près d'une citerne. On a choisi cet endroit pour les dix heures à cause de l'eau ; on pourra à la rigueur en « troubler une »[1]. On s'est assis et on a ouvert son sac. Le fromage, enveloppé d'une feuille de rhubarbe, sent bon la montagne. L'on s'y taille une large tranche et l'on remplit un gobelet d'une goutte de bon « La Côte ». On se sent bien et on regarde. L'horizon est petit et familier. Il n'est que de hauts sapins dont les dentelles fantasques se découpent avec netteté dans le bleu pâle du ciel. C'est d'une simplicité qui repose. On s'amuse à suivre la cadence des branches qu'agite le vent. On s'amuse d'un rien, on se réjouit de tout. On s'intéresse à une fourmi qui vous trotte sur la jambe, portant une miette de pain grosse deux fois comme elle. Un scarabée d'or brille et disparaît dans l'herbe. Des appels de gens qui passent coupent le silence. Sous les arbres, là-bas, passe une robe rouge, une robe blanche. Jeunes filles qui s'en vont, laissant de grosses gerbes d'ancolies[2]

---

[1] Allusion bien évidemment à l'absinthe.

[2] C'était malheureusement la mauvaise coutume de l'époque, on cueillait à peu près toutes les fleurs que l'on trouvait pour mettre dans un vase à la maison. Pire encore, on faisait des gros bouquets qu'ensuite l'on abandonnait au bord du chemin. Dans une sorte d'inconscience naïve on condamnait certaines espèces de fleurs à disparaître. Samuel Aubert à souventes fois dénoncer cette attitude irresponsable, mais en vain.

et de marguerites, et l'on regarde son chapeau où est épinglé une branche de daphné. Chacun cherche à se fleurir, c'est une façon d'extérioriser ses sentiments, c'est se plonger mieux dans la nature.

Et voici que l'on a bouclé de nouveau son sac. L'on saute le mur d'un bond, et de joie, on envoie sa canne dans l'air, comme un javelot.

* * *

Le vent s'est calmé. Sur la côte des groupes de gens passent, portant des paniers vides et des gamelles enfumées. Des groupes de gens passent lentement, comme pour retarder l'heure inexorable qui marquera la fin de cette journée. Dans les rayons du soleil qui descend, des jeunes jouent encore à la bataille, à l'homme noir. Les rires semblent être plus violents. C'est comme un feu d'artifice qui termine une fête.

Dans le lointain, on entend pleurer des enfants.

Douceur et mélancolie des crépuscules. Ils semblent toujours beaux, parce qu'ils marquent une fin. Le mince croissant de lune semble être un petit nuage immobile, oublié par le vent. Dans le bois plein d'ombre, des oiseaux chantent encore. On voudrait les écouter longtemps, mais les klaxons des automobiles, la pétarade des motos nous rappellent la réalité. Il faut rentrer au village qui n'a plus l'air neuf du matin. Les maisons semblent fatiguées d'avoir vu passer tant d'autos ; elles semblent souillées par toute la poussière soulevée de la route et par les relents de benzine. Devant les maisons, sur le banc, des groupes sont assis. Ils ont été à la montagne, ou au bord du lac. On reconnaît qu'ils sont fatigués, comme nous. Les gosses, qui pleurnichaient le long du chemin du retour, ont repris de l'ardeur et jouent à football sur la place. Des cheminées montent des filets de fumée. Par une fenêtre ouverte, on entend moudre le café.

Alors on rentre chez soi. On entend encore là-bas, sur la route, une société qui revient de course lancer une vigoureuse chanson de marche. On dirait même qu'ils ont un accordéon.

Puis c'est la nuit, la nuit d'été qui descend.

Note : en apparence non signé, mais que l'on peut raisonnablement attribuer au correspondant attitré de la FAVJ, A. Gaillard, qui donne pourtant plus souvent des papiers sous le titre de : Lettre de la plaine.

Cet auteur, pendant près de vingt ans, donnera des papiers de grande qualité à notre journal local. Il y parlera de la vie de tous les jours de ce bon pays vaudois, il y décrira les mœurs et coutumes, bref, la matière de sa prose offre véritablement de plonger dans la mentalité de l'époque. Aucun de ces textes, jusqu'à ce jour n'a été repris. Et pourtant il conviendrait de mieux se pencher sur

cette prose agréable qui agrémentait dans une large mesure notre journal local qui pourtant, à époque, ne manquait pas de talents. On peut même dire qu'il connut très certainement là son âge d'or.